

LA VIERGÈ BERHETTE

AUX

SEPT PETITS COCHONS.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

LA VIERGE BERHETTE

AUX

SEPT PETITS COCHONS.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le pays de Gourin vivaient deux jeunes filles, joyeuses, jolies et fraîches comme un bouquet de fleurs écloses sous les chauds rayons d'un beau soleil du printemps; cousines elles étaient, demeuraient porte à porte, et s'entr'aimaient puissamment.

Nées dans le même mois, elles avaient grandi ensemble, cueilli les mêmes fleurs, joué les

mêmes jeux, et quand était venu le temps de faire leurs premières Pâques, ensemble elles avaient reçu et adoré Dieu, serrées l'une contre l'autre, confiantes et heureuses de la même joie.

Puis, elles filèrent le même lin, chantèrent les mêmes sônes (1) et leur beauté s'augmenta et mûrit sous les mêmes rayons du soleil.

Bientôt les amoureux vinrent ; — d'abord de la paroisse, puis de celles d'alentour.

Avec les amoureux vint la coquetterie, le désir de plaire, l'amour de la danse et du plaisir, et il ne se passa plus de pardons, d'aires neuves (2), de réjouissances complètes et bien regardées, si les deux cousines ne s'y montraient dansant et affables avec le pauvre aussi bien qu'avec le riche.

Il fallait les voir, revenant des assemblées, marchant lestes et coquettes sur le milieu du chemin, leur jupe de dessus rassemblée en plis retenus de la main gauche, montrant à qui voulait le voir, que leur cotillon de dessous était en drap aussi neuf et

(1) Complaintes.

(2) Réjouissances données sur les aires nouvellement construites. Une aire est l'endroit dans lequel, en Bretagne, on bat le blé pour en extraire le grain.

aussi fin que celui de leur vêtement de dessus, et tenant de la main droite un parapluie rouge, gorge de pigeon, qu'elles appuyaient sur l'épaule comme un soudard (1) son fusil...

Derrière elles venait une file de jeunes garçons se tenant par le bras, et accompagnant la marche de Berhette et de Godec, — ainsi les deux cousines avaient nom, — de chants tendres et plaintifs, ou sonores et patriotiques.

Parfois l'un d'eux se détachait de la bande et venait de nouveau remplir de fruits ou de friandises les pochettes de leur tablier.

Mais lorsque les réunions étaient éloignées de la demeure des jeunes filles, c'était montées sur de belles et bonnes juments qu'on les voyait partir; et il fallait voir comme les selles et brides étaient couvertes de broderies de cuir et de laine de couleur, comme les mors et les étriers d'argent étaient brillants et bien ouvragés, comme leurs juments avaient le poil lisse, la queue habilement tressée et nouée d'un ruban à long bout!...

(1) Soldat.

Mais ce qui, surtout, valait la peine d'être vu, c'étaient l'insolence et le dédain avec lesquels les deux juments se faisaient passage au milieu des jeunes hommes, et leur joie lorsque leur malicieuses maîtresses les touchaient de leur badine de bois sculpté...

Ah ! comme elles portaient vite, les méchantes !

C'était vraiment plaisir, alors, de voir les garçons qui les suivaient à cheval, prendre le galop et se mettre à leur poursuite !

Quelques-uns les rattrapaient, mais, à l'instant, elles s'enfuyaient de plus belle et disparaissaient à un tournant du chemin, lançant aux pauvres poursuivants un joyeux éclat de rire, quelquefois laissant tomber un mouchoir...

Cela n'arrivait que lorsque le préféré avait beaucoup d'avance sur ses compagnons.

Mais voilà que l'amour devint si fort au cœur de l'une d'elles, que, de sa propre volonté, et sans aucun regret, elle dit adieu à tous ses prétendants, à toutes ses coquetteries de jeune fille, et se maria.

C'était Godec.

L'homme qu'elle choisit était un beau et riche

cultivateur, qui vint demeurer chez la mère de la jeune femme.

A leur noce, il y eut trois cents invités.

Berhette fut fille d'honneur, et le marié servit son épouse debout derrière sa chaise, une serviette à franges sous le bras, tandis que les jeunes élégants lui tiraient des coups de pistolet au-dessus de la tête et à l'entour d'elle.

Toutes les sauces des viandes étaient au sucre, aux pruneaux et aux raisins confits.

On but du cidre comme si c'eût été de l'eau, et du vin rouge et du vin de feu (1), comme si c'eût été du cidre.

Puis, les jeunes mariés donnèrent beaucoup d'argent aux pauvres de la paroisse, et firent dire des messes pour le repos de leurs parents trépassés.

Aussi, Dieu bénit leur union, car neuf mois après, Godec ressentait ces douleurs qui donnent si grande souffrance au corps et si grande joie au cœur.

Elle allait augmenter le nombre des chrétiens.

(1) Eau-de-vie.

Berhette entendit ses cris, et aussitôt, jetant loin d'elle la jatte de lait qu'elle tenait en sa main, elle s'élança chez sa cousine.

Mais, en voyant la sueur qui inondait son visage, la veille encore si gracieux et si frais, et maintenant pâle et contracté, en entendant ses cris vifs et perçants qui, peu à peu, devenaient bas et voilés comme les plaintes d'un mourant, pour recommencer encore, la pauvre enfant n'y put tenir.

C'était la première fois qu'elle entendait et voyait semblable agonie.

Un gémissement s'échappa de sa poitrine, et elle s'évanouit dans les bras de sa mère, qui, aidée d'une servante, la coucha sur son lit et lui jeta de l'eau de puits au visage.

Elle ouvrit alors les yeux, et quand la connaissance lui fut complètement revenue, elle s'écria en joignant les mains :

— Je jure et déclare devant monsieur le bon Dieu, madame la Vierge Marie, et vous, ma douce mère, de ne prendre mari avant que le grand âge me préserve des affreuses douleurs de l'enfantement!...

Puis, après un moment de silence :

— Pauvre et chère Godec !... elle est sans doute morte, car je n'entends plus sa voix...

Et la jeune fille, cachant son visage dans son tablier rose, sanglota amèrement.

Sa mère la baisa au front, et, haussant les épaules, sortit en murmurant :

— La petite *diote* !... ce que c'est, cependant, que d'être jeune !

Non-seulement Godec ne se plaignait plus, mais elle souriait en regardant habiller le gros et superbe enfant qu'elle venait de donner à son jeune époux, qui, penché vers elle, la baisait des lèvres et du regard, tout en lui disant tant et de si mélodieuses paroles, qu'on en eût aisément composé un cantique d'amoureuse reconnaissance.

Ce que voyant, la mère de Berhette rentra chez elle et dit à sa fille :

— Allons çà, Berhette, venez avec moi complimenter votre cousine de son heureuse délivrance et embrasser son nouveau-né.

La jeune fille s'essuya les yeux, suivit sa mère, et s'arrêtant à quelques pas du lit de l'accouchée :

— Eh ! quoi, Godec, tes regards sont joyeux, tes joues sont fraîches, et ta bouche rit ? Mais, tout à la minute, tu jetais des cris terribles, tes bras se tordaient comme deux anguilles sur le sable, et moi, croyant que mon amie tant aimée, que ma sœur si chérie, allait rendre l'âme, je me suis endormie de ce sommeil qui n'est plus la vie et qui n'est pas encore la mort, et voilà qu'à mon réveil je te retrouve heureuse et souriante ?... Ai-je donc rêvé, ou bien suis-je folle ?... Mais non, c'est toi qui as perdu l'esprit, la mémoire... Ah ! oublie, oublie, pauvre malheureuse, oublie, car tu es mariée et tu souffriras sans doute encore ce que tu viens de souffrir !...

— Calme-toi, ma sœur, répondit la jeune mère ; nous ne sommes affolées ni l'une ni l'autre, je me souviens et je suis glorieuse, car mon fils est beau, et son corps est sain de tout mal et difformité !... Puis, Jean est si fier d'avoir un garçon !... Tu comprendras cela plus tard !..... Va, chère mignonne, embrasser mon enfant.

Berhette, obéissant à la jeune femme, s'approcha de la vaste cheminée où plusieurs vieilles femmes regardaient la sage-femme de la paroisse qui, vite

et habilement, *faisait la tête* du nouveau-né (1).

Dans le fond de son cœur, Berhette trouva l'enfant fort laid ; mais cependant, lorsque la grand-mère lui demanda comment elle le trouvait, elle répondit :

— Jésus-Dieu ! comment voulez-vous que je le trouve, sinon joli comme une fleur et *brutalement* (2) fort.

Comme remerciement de son dire, on le lui donna à embrasser.

Elle appuya sa joue sur celle du nouveau-né, mais ses lèvres ne le touchèrent pas, et elle s'empressa de le remettre entre les mains de la vieille, murmurant, comme à contre-cœur, cette formule usitée en pareille occasion :

— Que Dieu te bénisse, te conserve et te laisse la santé et la force qu'il t'a données dans le ventre de ta mère !

Puis, elle retourna près du lit de Godec, et, s'as-

(1) Habitude déplorable répandue dans les campagnes, et qui explique jusqu'à un certain point l'énorme quantité d'idiots, dont les manies tristes et douces sont respectées par les paysans.

(2) *Brutalement* remplace d'une façon hardie notre expression *prodigieusement fort*.

seyant sur son banc d'attache (1), elle lui demanda si elle voulait un verre de liqueur et un morceau de gâteau ou de tourte.

— Je n'ai affaire de rien, et je te remercie, cousine. Mais dis-moi bien vrai, si le petit a l'air fort et s'il est joli?...

— Tiens-toi l'esprit en repos, car ton fils se porte superbement. Quant à le trouver joli, c'est une autre affaire, attendu que, des pieds à la tête, il est rouge comme une cerise mûre, et que son visage est laid comme tous ceux des enfants nouvellement venus au monde.

— Comment, ma cousine, tu trouves mon fils laid! s'écria la jeune mère, souriant de pitié... tais-toi, tais-toi! Quand tu seras femme et que tu auras des enfants, tu penseras autrement.

En entendant ces paroles, Berhette tressaillit, et ce fut d'une voix émue et grave qu'elle ajouta :

(1) En Bretagne, les lits sont tous en bois sculpté, et chaque lit est accompagné d'un banc qui fait complètement corps avec le meuble : il est creux, et les propriétaires du lit mettent dans ce banc des vêtements et des pommes de conserve. Il est indispensable, car il sert de marche-pied pour atteindre à la hauteur du lit.

— Je veux que la terre se défonce et m'engloutisse, si jamais je mets au monde un enfant, un seul, fût-il fils de Roi! Je ne suis pas assez innocente pour entrer en ménage et me donner ainsi des maux que je puis éviter; mon cœur et mon corps sont sensibles et tendres à la souffrance... si mon cœur pleure parfois, je veux, du moins, que mon corps reste heureux et neuf à la douleur.

— Quoi! Berhette, ma jolie sœur, tu vas donc nous quitter et t'enfermer dans un couvent?... et tout cela par crainte, par peur?...

En entendant ces mots la jeune Bretonne fronça ses noirs sourcils et reprit d'un ton ironique :

— Oh! holà, *christériens!* (1) je ne compte pas quitter toutes les joies de ce monde pour les pierres grises d'un moutier, et mes vêtements cossus et farauds (2) pour les rudes habits d'une *léanesse* (3)! Je vois bien que neuf mois de mariage ont suffi pour dépolir le miroir de tes souvenirs de jeune fille, puisque toi, mon amie, ma sœur, toi, Godec, enfin, tu penses que je vais quitter tout ce que

(1) Chrétiens.

(2) Riches et élégants.

(3) Religieuse.

j'aime!... Oh! mais, j'en mourrais de suite. Tu ne sais donc pas que mes oreilles sont accoutumées à la mélodie des sônes amoureux que les jeunes hommes des alentours ont composés pour moi?... Tu ne sais donc pas que j'ai choisi mon mignon?... Tu le verras, il est jeune et beau... Ce n'est que lui que les jeunes filles regardent à la danse; aux luttes, il remporte toujours les premiers prix;... et cette lourde bannière dont le pied est garni de fer, si bien que les plus vigoureux ne la portent qu'avec peine, et qu'arrivés au maître-autel, ils ne peuvent lui faire faire que trois chétives et malsaines inclinations, eh bien! dimanche dernier, au moment du salut de la bannière, il l'a prise, et en présence de toute la paroisse, il lui a fait faire, non pas trois saluts, ni six, mais bien neuf... et quels saluts! bonté de Dieu!... Si tu avais vu, Godec! elle s'élevait lentement et s'abaissait si bas, si bas, que les franges de son velours venaient baiser les dalles qui pavent notre église. Aussi, à la sortie de la messe, il fallait voir comme les jeunes garçons l'entouraient, le complimentaient, et lui serraient les mains!...

Tous les soirs, il vient au bout de notre jardin,

et moi, sous prétexte de voir si les servantes soignent bien les vaches, je sors de la maison pour aller le rejoindre... Nous restons là longtemps et heureux, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux... Nous ne nous parlons pas beaucoup, mais nos cœurs se comprennent, car nous rions ensemble, nous tressaillons ensemble, et mon visage s'avance en même temps que ses lèvres s'entr'ouvrent pour me donner un baiser...

Et Berhette se tut.

La jeune femme la regardant tristement, lui dit, émue par ce qu'elle venait d'entendre :

— Comment, ma sœur, tu continueras à écouter ses douces paroles, à recevoir ses caresses, à encourager son amour, et dans ton cœur sera la ferme résolution de ne jamais le prendre pour époux?... Ah! Berhette, ne fais pas si méchante action, car, vois-tu, ce serait péché mortel et damnable, Dieu pourrait t'en punir.

— Je n'ai point dit que je ne le voulais pas prendre pour mari, tout au contraire; s'il veut attendre que le grand âge me.....

— Malheureuse! murmura Godec, malheureuse!... Et si Dieu t'a confié la création d'un

ou de plusieurs enfants, que te dira-t-il lorsque tu paraîtras devant son trône, à toi, femme inutile, à toi, méchante mère, qui auras refusé le jour aux pauvres petites créatures auxquelles tu devais donner la vie?... Dis, parle donc, que répondras-tu?

— Je lui répondrai : Monsieur le bon Dieu, faites de moi un homme, remettez-moi sur la terre, et avec votre secours, je m'engage à réparer le temps perdu.

— Ah ! Berhette, ne ris pas de semblables choses ; ma chère âme, je t'en supplie, renonce à ton serment?... Mais tu ris encore?... prends garde au châtement!...

Et la jeune mère retomba épuisée, chagrine et inquiète, sur ses oreillers.

Hélas ! au lieu de suivre les avis de sa cousine, Berhette se lança dans les plaisirs, devint coquette, malicieuse et agaçante.

Elle touchait à la dernière barrière qui protège et garde l'honneur, mais elle ne la franchit pas, et sa vertu resta pure de toute tache et de toute souillure.

Bientôt il vint des amoureux de si loin, qu'ils

ne comprenaient pas le langage du pays, et en si grand nombre que le chemin, conduisant chez la belle fille, devint en peu de temps large et battu comme la route menant à l'église : des paysans, des bourgeois, voire même des gentilshommes, demandèrent sans plus de succès les uns que les autres la main de l'héritière.

Cinq années s'écoulèrent ainsi.

Berhette atteignit l'âge de vingt-huit ans, sans que sa beauté s'amointrit, sans que sa crainte de la souffrance s'affaiblit.

Une nuit, en songe, elle vit son ange gardien qui la regardait tristement et qui, encore plus tristement, lui dit :

— Dieu, le Fils, notre souverain maître, est mort crucifié pour l'amour de toi, et il était Dieu. La douleur du corps n'est rien, réfléchis à mes paroles : Berhette, marie-toi.

Puis il disparut.

Huit jours après, elle eut le même rêve, la même vision, seulement cette fois, l'ange pleurerait, et en la quittant, il s'écria :

— Dieu le veut; Berhette, prends garde, il te punira.

Une troisième fois, il lui apparut encore, mais son visage était colère, sa voix était grondeuse :

— Fille du Christ, lui dit-il, malheur sur toi, car tu as peur!... Tu oublies que tu es femme et Bretonne, malheur! malheur!

Et de ses blanches ailes se voilant la tête, il remonta au ciel.

Effrayée, la jeune fille voulut sortir de son lit, mais ses membres froids et paralysés refusèrent d'obéir.

Elle voulut parler, appeler sa mère, sa langue demeura muette et glacée.....

Le lendemain, huit heures tintèrent et le poids, qui faisait aller l'horloge appendu au mur, reprenait à peine son monotone balancement, que le vieux beffroi de l'église du village fit entendre, à son tour, sa voix lugubrement enrouée. Les dernières vibrations du huitième coup frissonnaient dans l'air, et cependant le calme le plus profond régnait dans la petite chambre de Berhette.

La poule favorite de la jeune fermière cicatrisait de son bec impatient le bois de la marche qu'il fallait gravir pour pénétrer chez sa maîtresse, et à ce

petit bruit sec et sautillant, rien ne venait répondre...

La porte restait close.

Le blanc plumage de la solliciteuse se gonfla, et, inclinant de côté sa tête mutine, elle prit enfin le parti de sortir et d'aller rejoindre ses sœurs qui cherchaient du blé dans la paille étendue sur l'aire à battre.

Elle commença donc sa retraite, faisant de longues enjambées comme pour réparer le temps perdu; mais voilà que, sur son passage, se trouva le gros chien jaune qui attendait son déjeuner, et la poule, que sa colère rentrée commençait à rendre malade, sans aucune explication lui sauta à la figure.

L'honnête animal qui ne songeait à rien, si ce n'est à sa soupe qui refroidissait dans sa jatte de bois, fut violemment mécontent de ce manque de convenance, et se mettant à aboyer fortement, il courut après la coupable.

Mais ce fut en vain, car se souvenant qu'elle avait à son service un autre mode de voyager, elle prit ses ailes à son cou, et s'alla bravement percher sur un pommier d'api.

Si Berhette avait ouvert sa porte, tout ce bruit n'aurait pas eu lieu, la poule ne se serait pas rendue coupable de cette attaque de Normand, et le brave et paisible chien n'aurait pas été réduit à rouler dans sa bonne grosse tête des projets de vengeance.

Pourquoi donc la porte de la chambre de la belle héritière continue-t-elle à montrer de face son visage de bois ?

Voilà sans doute ce que se demanda la bonne vieille mère de Berhette, attirée par tout ce vacarme, car elle se dirigea, impatiente et inquiète, vers la chambre de sa fille.

Elle entra.

Les rideaux du lit étaient hermétiquement fermés ;

Les élégants sabots de la jeune fille attendaient, sur le tapis de paille tressée, les petits pieds qui ne venaient pas ;

Les abeilles bourdonnaient dans les volubilis panachés qui caressaient l'étroite fenêtre :

Le soleil qui brillait au dehors, lançait ses rayons dorés dans la chambrette silencieuse...

La fermière, que ce silence étonnait, resta debout et pâle.

Elle écouta ; mais elle ne surprit pas le moindre souffle.

Elle avança la main pour écarter les rideaux qui lui cachaient le gracieux visage de sa fille chérie.

Sa main qui tremblait n'eut pas la force de soulever cette légère étoffe de laine verte...

La pauvre femme voulut rire de sa frayeur.

Elle se répéta que la veille au soir, Berhette avait trouvé les crêpes bonnes, la crème douce ; elle ferma les yeux et regarda dans le miroir de son cœur les joues fermes et roses, les lèvres rouges, les grands yeux vifs et brillants de sa fille...

Non, il n'était pas possible qu'avec toutes ces preuves de bonne santé, il n'était pas possible que Berhette fût... fût malade.

Alors, haussant légèrement les épaules, comme pour se prendre en pitié, la bonne mère voulut faire éclore un sourire sur ses lèvres frissonnantes, et ce fut une larme qui roula sur sa joue.

Un bassin de cuivre, qu'une servante fit tomber dans la cuisine, la fit tressaillir, et, sortant de sa douloureuse torpeur, elle saisit à deux mains la tenture du lit.

Les rideaux s'ouvrirent en grinçant sur leur trin-

gle de fer, et la lumière du jour s'abattit en plein sur le visage de la dormeuse.

Renversée sur ses oreillers, les yeux tout grands ouverts, les lèvres pâles et les joues blanches, Berhette était immobile.

La femme qui, tout à l'heure était incertaine et peureuse, disparut, et la mère qui aime, la mère qui veut savoir, s'élança vers son enfant.

Ses mains s'abattirent rudement sur les deux mains crispées qui étreignaient le drap de toile de lin.

Un cri sauvage et déchirant, fit bondir tous les serviteurs réunis pour le repas du matin.

Épouvantés, ils se précipitèrent dans la chambre de Berhette.

La pauvre mère était étendue à terre.

Une violente convulsion faisait tressaillir tout son corps.

Sa fille unique, son enfant tant aimée, Berhette, enfin, avait rendu l'âme.

.
.

DEUXIÈME PARTIE.

Les arbres étendaient langoureusement leur feuillage vert que balançait doucement la chaude haleine de l'été.

La rose rendue amoureuse par les brûlants baisers du soleil, livrait sans pudeur ses charmes les plus secrets au papillon d'or qui la couvrait de ses ailes.

La poussière blanchissait sur la grande route.

Dans l'air résonnait lugubrement la voix de la cloche des morts ;

Et le laboureur qui, dans les champs, fouillait

le sein de la terre pour en extraire son pain du lendemain, soulevait son large chapeau, et tout bas disait à Dieu une prière;

La jeune fille, qui, tout en chantant des mots d'amour, regardait paître ses moutons, s'arrêtait en tressaillant;

Et l'enfant caché dans les branches du pommier d'août (1), se souvenant des paroles du vieux pasteur qui lui a expliqué ce que c'est que Dieu, fait homme, fait le saint signe que sa mère, alors qu'il va s'endormir, lui fait faire chaque soir.

Les cloches appelaient la morte, que sa dernière demeure attendait.

Une foule pieuse et recueillie formait un long convoi;

La châsse de Berhette était recouverte d'une draperie blanche;

Une couronne de rose d'églantier se détachait sur ce blanc mat;

Huit jeunes filles en grand deuil portaient leur compagne trépassée.

Lorsque la boîte de sapin disparut dans la fosse

(1) Pommes douces mûres au mois d'août.

béante, la pauvre mère qui, suivant la coutume, avait suivi le corps de sa fille, leva les bras au ciel, et se mettant à deux genoux, pria à haute voix pour le repos de l'âme de son enfant, tandis que Godec éclatait en sanglots si âpres et si déchirants, que toute l'assistance en fut émue de compassion.

La nuit est venue.

La famille de Berhette, réunie dans la grande chambre haute, pleure en s'entretenant des vertus de la défunte.

Seule, Godec ne parle pas, mais sa douleur n'en est que plus grande.

En ce moment, la première moitié de la nuit prenait fin, et comme chacun se levait de sa chaise pour aller chercher dans le sommeil l'oubli de la douleur, la porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit la morte enveloppée de son suaire, la tête entourée de sa couronne de vierge, traverser l'appartement, arriver près de ses parents, et leur jeter un regard de profond regret ; puis, elle parut vouloir s'arrêter, mais ayant tourné la tête, elle reprit aussitôt sa course désespérée en voyant derrière elle sept petits cochons blancs acharnés à sa poursuite, et

geignant tout tristement comme des enfants qui demandent le sein à leur mère.

A cette apparition terrible et extraordinaire, les assistants tombèrent la face contre terre, et passèrent le reste de cette malheureuse nuit dans la douleur et les larmes.

Au point du jour, et sans en rien dire à personne, Godec prit son mantelet, sortit de la maison, et se rendit chez le bon et vieux recteur de la paroisse.

Aussitôt en sa présence, elle lui raconta le serment qu'avait fait sa cousine, son apparition pendant la nuit qui venait de s'écouler, se gardant bien d'oublier les sept petits cochons blancs.

A ce récit, le vieux prêtre qui avait l'habitude d'entendre les péchés des hommes, et de voir les punitions de Dieu, dit à la jeune femme :

— Que tes larmes se sèchent, que tes inquiétudes s'en aillent, ma fille, car, si c'est ce que je pense, je m'engage à délivrer son corps et à sauver son âme ; cela m'est déjà arrivé une fois dans les mêmes circonstances. Mais, pour la réussite de mon projet, il me faut le secours d'une personne

sincère et courageuse. Écoute donc ce qu'il y aurait à faire pour venir en aide à Berhette, et après tu verras si tu te sens assez forte, assez sûre de toi, pour me promettre ton assistance.

— Parlez, mon père, je vous écoute.

— La défunte, — que Dieu lui fasse paix, — reviendra la nuit prochaine, à la même heure, toujours poursuivie par les sept petits cochons blancs. Quand elle quittera l'appartement, dans lequel elle vous est apparue la nuit dernière, il faudra que la personne qui se dévouera pour la sauver, se mette aussitôt à marcher derrière elle, la suive partout, en ayant soin de se tenir constamment le plus près possible de la morte, afin de ne la perdre de vue qu'au moment où, ayant achevé la pénitence de la nuit, elle arrivera au cimetière et disparaîtra avec les malheureux qui la pourchassent sans trêve ni merci.

— Avant d'accepter une telle tâche, il faut, mon enfant, réfléchir sérieusement, crois-en mon expérience et surtout mon amitié pour toi, pour toi, chère fille, que, toute petite, j'ai endormie sur mes genoux, lorsque je venais consoler ta bonne mère malade... Réfléchis, car, malgré toi, tu pren-

dras peut-être peur, et alors tout serait à recommencer.

— Peur! répondit la Bretonne, et pourquoi donc aurais-je peur?... Je n'ai jamais fait de mal à personne, ou si je l'ai fait, ce n'était pas avec intention; aussi, je pense qu'on me l'a pardonné, et j'irai, mon bon père, j'irai... nous sauverons Berhette, ma sœur, que j'aimais tant!...

Godec prit les mains du vieillard, les couvrit de pleurs et de caresses; puis, le vieux prêtre reçut sa confession, et lorsqu'il lui donna sa bénédiction, elle était en état de paraître devant Dieu.

La nuit était sombre.

Les parents de la pauvre punie, réunis dans la chambre haute, priaient en attendant l'heure qui permet aux trépassés de quitter leur royaume souterrain.

Godec était là, fidèle au rendez-vous; son air

de résolution disait assez qu'elle n'oubliait pas la mission dont elle s'était chargée.

Comme la veille, et au dernier tintement de la cloche qui disait minuit, la porte de chêne s'ouvrit brusquement.

C'était la morte.

Elle glissa dans l'appartement, jetant sur ses proches un regard encore plus triste que celui qu'elle leur avait donné lors de sa première apparition, sembla vouloir leur parler, mais elle ne put que joindre les mains, car, en cet instant, les sept petits cochons blancs franchissaient le seuil de l'appartement, et à leur vue, elle s'enfuit comme entraînée par une force surnaturelle et indépendante de sa volonté.

Aussitôt, Godec fit le signe de la croix, et renversant les chaises qui lui barraient le passage, elle s'élança à la poursuite du fantôme.

Tous les neuf, ils parcoururent la maison, et toujours courant, ils arrivèrent au jardin ;

Mais près de l'étang qui se trouvait au bout de la terre labourée, Godec et les sept petits cochons blancs furent obligés de s'arrêter.

C'est que la morte venait de s'élançer dans

l'étang, et que, maintenant, elle se balançait sur l'eau, regardant autour d'elle comme si elle eût cherché et désiré quelqu'un. Mais voyant que personne autre que sa cousine ne se montrait à ses yeux, elle sortit tristement de l'étang, et continua sa course à travers les champs, les bois et les buissons.

La défunte ne s'arrêta qu'au cimetière.

Là, elle disparut avec les sept petits cochons blancs dans la terre de sa tombe.

Et Godec resta seule parmi les morts, la nuit et les croix noires.

La courageuse et bonne chrétienne s'agenouilla, fit sa prière, et le front ruisselant de sueur, les cheveux épars et les pieds ensanglantés par les branches épineuses, elle prit le petit chemin conduisant au presbytère.

Le recteur l'attendait, car ce fut lui qui vint, aussitôt qu'elle eut frappé, lui ouvrir la porte.

Le cher et digne homme la fit asseoir dans son large fauteuil de tapisserie, et ne consentit à l'entendre qu'après qu'elle eut pris une potion préparée et composée par lui.

Quand la jeune femme eut terminé le récit

de ce qui s'était passé pendant cette dernière nuit, elle joignit les mains, et les yeux gros de larmes, elle demanda au bon vieillard s'il espérait pouvoir sauver sa pauvre cousine.

— Oui, mon enfant, répondit le prêtre, car avec le secours de la Vierge Marie, l'homme est fort et puissant... Dieu l'écoute.

Le saint vieillard s'agenouilla et passa le reste de la nuit en oraisons, tandis que Godec sauvée d'inquiétude, mais brisée de fatigue et d'émotions, s'endormait blottie dans le grand fauteuil.

Les reptiles se promenaient sur l'herbe, les grenouilles, croassant au bords des étangs, des ruisseaux et des fontaines, promettaient beau temps pour le lendemain; le feuillage et la mousse se voyaient noirs

Depuis longtemps l'onzième heure de la nuit était

dans le passé, et cependant la maison de la mère de la défunte était déserte.

Au premier abord le jardin paraissait aussi désert, mais en regardant avec attention, il était facile de se convaincre du contraire.

Le soleil de la nuit se dégagea dédaigneusement des nuages qui le voilaient, et, au même instant, Berhette la morte, apparut au bout de la longue allée conduisant à l'étang.

Elle ne fut pas longue à la parcourir dans toute sa longueur, car les sept petits cochons blancs la poursuivaient avec acharnement.

Comme la veille, elle s'élança sur l'eau, et regardant tout à l'entour, elle parut chercher et désirer quelqu'un.

Aussitôt le recteur couvert de ses habits et ornements consacrés aux cérémonies religieuses, sortit de derrière la haie où il s'était tenu caché, et, s'avançant tout au bord de l'étang où les sept petits cochons blancs effrayés par la vue de l'eau, attendaient en se plaignant tristement, il dit à la trépassée :

— Au nom de Dieu, je vous adjure de me dire, pauvre âme en peine, pourquoi vous courez sur

la terre, alors que les chrétiens dorment, au lieu de rester calme et immobile entre vos planches neuves et sur votre couche de terre bénite?

Mollement balancée par l'eau, drapée dans son blanc suaire et la tête couronnée de sa guirlande d'églantines, la morte lui répondit :

— Je cours sur la terre alors que les chrétiens dorment, au lieu de rester calme et immobile entre mes planches neuves et sur ma couche de terre bénite, parce que Dieu, dans sa sagesse, a daigné mettre en moi le germe de sept enfants, et que, par la crainte de la souffrance, je leur ai refusé la vie et le baptême.... Voilà pourquoi je suis condamnée à sortir toutes les nuits de ma tombe et à fuir devant ces petits métamorphosés.

— Nous courrons ainsi jusqu'à la fin du monde, à moins que quelqu'un, par la force de sa foi et de ses prières, me fasse m'arrêter pour permettre à ces pauvrets de m'atteindre, et de dévorer chacun un morceau de ma chair. Ce ne sera qu'après que je serai délivrée, ainsi que ces petits cochons blancs qui, tous, et à l'instant, deviendront sept beaux enfants mâles, car, mon sang, en les marquant, leur donnera le baptême et l'entrée du ciel;

et moi, purifiée par la douleur, je m'envolerais avec eux.... J'ai péché, Dieu me punit, que sa volonté soit bénie et s'accomplisse quand il lui plaira!.. La mort m'a rendue forte, je suis prête à souffrir.

—Courage et joie, âme chrétienne! s'écria le recteur, car vous allez souffrir et mériter le pardon de Dieu!...

Alors, levant vers le ciel un regard qui appelait secours et bénédiction, il étendit son étole vers la morte, qui, à l'instant même, sortit de l'étang, et, courageuse et résignée, attendit.

Son attente ne fut pas de longue durée, car aussitôt qu'ils la virent hors de l'eau, les sept petits cochons blancs s'élançèrent sur elle et s'acharnèrent à mordre ses jambes qui sortaient nues de dessous son suaire.

Les souffrances de la pauvre âme furent longues et cuisantes, car, leurs dents étaient courtes et la chair des morts est bien dure.

La belle et douce victime les endura toutes sans qu'une plainte sortit de ses lèvres décolorées; seulement de grosses larmes tombèrent goutte à goutte de ses yeux sans regard et coulèrent le long de ses joues pâles.

Mais tout ici-bas a une fin : depuis le plus petit des insectes jusqu'au plus puissant des Rois du monde, depuis les petites fleurs de mai jusqu'au plus haut d'entre tous les arbres des forêts.

Le supplice de Berhette eut également la sienne ; car, à peine le dernier des sept petits cochons blancs eut-il avalé le morceau de chair qui devait lui donner deux fois la vie, que tous, et au même moment, devinrent sept petits garçons vigoureux et bien faits, et à l'instant la morte fut illuminée et entourée d'une arche de lumière et d'or.

A cette vue, le bon recteur tomba à genoux, adorant et remerciant Dieu qui avait bien voulu se servir de lui pour donner au ciel une sainte et des anges de plus.

La belle martyre jeta un doux regard de tristesse sur les sept petites créatures qu'elle venait de faire enfants de Dieu, et aussitôt ils vinrent se grouper autour d'elle, sous les plis de son blanc linceul, comme une couvée de petits poussins sous l'ombre des ailes de leur mère.

Puis, s'inclinant par trois fois devant le saint prêtre, ils s'élevèrent lentement vers le ciel, et bientôt l'on n'aperçut plus qu'une longue traînée d'or

et de lumière, qu'ils laissaient après eux dans la nuit.

Alors le recteur entonna le *Te Deum*, et de derrière chaque arbre du jardin, une voix répondit à la sienne.

C'étaient les parents de Berhette la sainte, qui, ayant vu et entendu tout ce qui venait de se passer, remerciaient et louaient Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la Vierge Marie, les Saints et les Anges, enfin, toutes les gens distingués et honorables qui peuplent le paradis.

FIN DE LA VIERGE BERHETTE.